

QUELS BEAUX BOUQUETS !

Tout avait pourtant commencé normalement...

Georges Dupont était un jeune médecin qui se démarquait par sa bonne âme et sa gentillesse. C'était un homme simple sans soucis. Il cultivait des légumes dans un petit potager au fond de son jardin verdoyant, arrosait ses bégonias toujours avec un large sourire, et il possédait deux petites ruches car il aimait regarder les abeilles se balader de fleur en fleur avec tant de délicatesse et de grâce.

Un soir d'automne vers 20 heure 30, il rentrait comme à son habitude. Il arrivait enfin dans la ruelle étroite où il habitait, la rue de la Roseraie. Au bout de cette rue, il y avait un jardin de roses blanches, ces fleurs qui brillait telle la voute céleste à l'aube. Il entendit des pleurs et des cris de désespoir et de chagrin sortait du parc. Il se dirigea vers ce qu'il semblait être la source de ses gémissements. Il se rapprocha avec méfiances. C'était une vieille femme s'adossant sur un lampadaire. Elle le supplia de la laisser tranquille. Il demanda ce qu'il n'allait pas, mais elle ne répondit point à sa question et lui demanda de partir. Alors, Georges s'en alla impuissant. Il se retourna qu'une seule fois vers la femme pour voir si elle allait bien. Elle était avec un homme qui semblait avoir eu une bonne éducation. Il lui mettait son manteau sur les épaules de la femme. Il avait un grand chapeau. Tous les deux s'en allèrent. Alors Georges Albert, lui aussi continua son chemin vers sa demeure et il ne se soucia plus de cette dame éprise de chagrin, il pensait qu'elle était en sécurité avec cet homme. Il monta dans sa chambre et se coucha.

Le lendemain matin, Georges buvait tranquillement son café en lisant le journal, quand soudain il entendit bonhommes hurlaient dehors. Il courut voir à sa fenêtre ce qu'il se passait dehors. Il ne vit qu'une foule entourant la roseraie et des policiers qui sifflaient. Il se précipita dans la rue, traversa la foule en poussant les vieilles femmes qui lançaient des ragots à tous vents. Il y avait une vieille femme gisante sur le sol humide, elle avait été poignardée au ventre d'au moins 15 coups. Un bouquet de rose blanche était placé dans la plaie qui saignait encore. Il y avait quelques taches rouge sombre sur les roses meurtrières. Il trouve le visage de la femme familier, c'était la vieille dame qui pleurait la nuit précédente. A ce moment-là, les policiers appelaient au témoin et demanda à la folle de partir. La foule se dispersa. Georges alla voir les policiers. Il expliqua ce qu'il c'était passé la veille. Les gendarmes le remercièrent pour son témoignage et lui disaient qu'ils avaient trouvé un suspect. Le premier suspect était Gustave Albert, c'était un fleuriste qui tenait un petit magasin « Aux beaux bouquets » à quelques allées plus loin de la rue de la Roseraie, il connaissait Mme. Martin, la pauvre femme assassinée.

Mme. Martin aimait beaucoup ses fleurs qui selon ses dires *avait de couleurs éclatantes et une bonne odeur*. Ils avaient une forte amitié. Mais Gustave avait disparu.

Un mois s'était écoulé depuis l'assassinat de Mme. Martin, mais à cause du manque de preuve et la disparition de Gustave Albert, les détectives n'ont pas pu clore l'affaire. Georges alors continua sa routine sans jamais se lasser, il avait planté un laurier à côté de ses bégonias, il en était si content, car il pouvait enfin se reposer à l'ombre les jours ensoleillés.

Lorsqu'il rentra chez lui après son travail, le soleil était déjà couché depuis 3 bonnes heures. Il entendit de nouveau des pleurs comme il y a un mois. C'était un petit garçon qui pleurait en serrant fort sa peluche. Georges lui demanda qu'est-ce qu'il faisait là à cette heure-ci et comment il s'appelait. L'enfant dit qu'il s'appelait Alexandre, Alexandre Damien et qu'il s'était perdu en poursuivant un petit chat. Il alla chercher des petits biscuits et une épaisse laine qui n'avait pas été utilisée depuis un moment dans son appartement qui était au bout de la rue.

Mais à son retour, Il n'y avait plus de pleurs, ni de cris. Il n'y avait plus de petit garçon. Une mare de sang avec un corps allongé au sol tenant une peluche dont il manquait la tête au milieu de la roseraie l'avait remplacé. Un bouquet de roses blanches à moitié couvertes de sang, dans la plaie. Georges étant sous le choc resta pendant une bonne minute pétrifié puis il se ressaisit. Il avança jusqu'au corps, tout à coup il cria « Aie ! ». Georges venait de glisser sur la tête de la peluche, il se releva. Puis, Il vérifia le pouls de Alexandre. Rien, pas un seul battement, Alexandre était mort. Georges appela la police en tremblant, pleurant puis il rentra chez lui, ôta ses chaussures et lis un livre puis deux toujours incapable de se remettre de cette scène.

Il ne voyait plus qu'un enfant courant derrière un chat, une vieille femme assise contre un lampadaire lui demandant de l'aide. La même musique qui se répétait indéfiniment des cris, des pleurs, les sirènes, les journalistes le questionnant. Puis il y eût des cadavres d'une femme et d'un petit enfant qui tenait sa peluche dans la tête a été arraché couvert de sang avec un bouquet de rose.

Georges se réveilla, la foule et les journalistes curieux se précipita devant sa porte, il se fraya un chemin en répondant ou questions. Puis il alla au poste de police puis raconta la suite des événements de la veille sans oublier le moindre détail. Il s'arrêta par la suite à un petit café éloigné de sa maison pour éviter les journalistes. Il commanda un diabololo menthe et lis le journal *Le Jardinier Perdu a encore frappé !*

Le Jardinier Perdu c'est ainsi que l'on nomme ce meurtrier en série. Son cœur était devenu aussi lourd que du plomb. Un sentiment de chagrin lui prit. Puis sa boisson finie, il paya et parti, il alla se balader. Il rentra chez lui vers 20 heures, il fit ses valises, acheta un billet de train pour Mulhouse. Il allait voir sa sœur, Marie-Elise était une mathématicienne, elle vivait à Mulhouse, une petite ville en Alsace. Elle habitait dans un nouveau gratte-ciel qui venait d'être inauguré qu'on appelait la tour d'Europe.

Après de longues heures de voyage, il arriva enfin à la gare mulhousienne. Il lui téléphona lui prévenir de son arrivé soudain. Il monta dans l'appartement de Marie-Elise. Il lui raconta ses derniers mois qui lui faisait beaucoup souffrir en pleurant. Marie-Elise écouta avec attention son histoire tout en le réconfortant.

Après qu'il eût fini de raconter, elle le conseilla dans parler à un psychologue mais il ne voulait pas y songer. Georges parti en claquant la porte. Il pensa ainsi : « Ma propre sœur croit que je suis fou ! C'est plutôt elle la folle ! »

Il dormi dans une chambre d'hôtel. Le lendemain, il prit le premier train pour rentrer chez lui.

C'était enfin l'hiver, Georges avait passé Noël enfermé dans son laboratoire, incapable de penser positivement suite aux précédents épisodes. Il ne voulait pas sortir, il avait beaucoup trop peur.

Un jour, où il fit trop froid pour rester dans le laboratoire, il décida de rentrer chez lui. Il fût accueilli par sa voisine qui commençait à s'inquiéter de ne plus voir Georges sortir ramasser son journal. Elle lui offrit un pot-au-feu qu'elle avait fait la veille et une grosse part de Kougelhopf. Georges pour la remercier l'invita, elle et son mari à manger le lendemain. Le soir, il alla se promener un jeune homme qui voulait vendre le journal l'accosta. Georges fuyait, mais l'homme continua à le suivre en marchandant. Georges commença à courir jusqu'à chez lui. Il ouvrit sa porte, puis la ferma à double tour. Il regarda par la fenêtre pour voir s'il l'avait suivi jusque-là. Il n'y avait personne. Alors il alla se coucher, mais fit plusieurs cauchemars.

Le jour suivant, il ramassa le journal, salua sa voisine. Il rentra chez lui. Georges bue une gorgée de son café. Il lu *Le Jardinier Perdu a commis un meurtre hier soir !*

Il y avait des photos, c'était le corps d'un garçon d'une vingtaine d'années. Il avait reçu plusieurs coups de couteau dans le ventre où il y avait des roses blanches couvertes de sang sur trois quarts de la plaie. Il tenait dans sa main droite une grande quantité de journaux. Il s'effondra par terre et se mis à pleurer. Il se cacha sous sa couette jusqu'à la fin de la journée.

A la fin de la journée, vers 20h30, la voisine, Mme. Werber et M. Werber sonnèrent à la porte de Georges, mais il ne répondit pas. Alors ils attendirent pendant 10 minutes, 20, 30 minutes, puis une heure. La famille Werber commencèrent à s'impatientés et alors ils appelèrent la police. Les policiers forcèrent la porte. La maison était en désordre. Les chaises étaient renversées, la vaisselle était brisée au sol, les rideaux déchirés, les miroirs étaient en mille morceaux, les placards vidés. La maison Les policiers traversèrent la cuisine, le salon, la chambre... Ils entrèrent dans le bureau dont la pièce était plongée dans l'obscurité. Ils allumèrent les lumières. Il y avait quelqu'un assis sur la chaise, couché sur le bureau. C'était Georges Dupont. Il ne respirait plus. Il était pâle, le regard dans le vide. Georges était mort. Il y avait un bocal de désherbant et une lettre sur la table. Georges venait de se suicider.

Excusez-moi,

Ce n'est pas ce que je voulais. Ce n'est pas ce que Georges voulait. Qui aurait voulu tout ça ? Personne. Je ne souhaitais que le bonheur de Georges car sa joie est aussi la mienne. C'était difficile, mais j'ai gagné. Je crois qu'il ne va jamais me pardonner.

Les bouquets imparfaits

*J'ai toujours aimé les ancolies pourpres,
Il aimait les bégonias.
Il plantait des cinéraires dans chaque coin de son jardin,
Moi, je les arrachais.
Nous sommes si opposés.
Au final l'un sans l'autre,
Nous ne sommes rien.
Pourtant nous deux réunis,
Nous sommes que des mauvaises herbes.
Rien de bien adviendra.
Même en faisant de notre mieux
Cela ne changera pas.
Nous nous sommes désherbés.
Les belles pâquerettes vont pouvoir pousser,
Mais prenez garde aux dauphinelles,
Toujours bien cachées derrière les orchidées.*

Je vais rejoindre Georges qui est déjà parti. Je remercie Marie-Elise pour nous avoir supporté, mais il était trop tard. Les cinéraires sont trop nombreuses, il ne reste plus de place pour les marguerites dans le jardin.

Aurevoir,